

**Dans la sacoche de la sorcière :
Politiques du secret dans les romans contemporains historicisants
Entre Inquisition et don de soi**

**In the witch’s satchel:
The politics of secrecy in contemporary historicist novels
Between the Inquisition and the Gift of Self**

Jailys DUAULT

*Doctorante contractuelle,
Université Rennes 2, France*

Abstract

The character of the *witch* as we still define it was born in demonologist’s writings during witch-hunts. Known as the woman who made a pact with Satan, she was originally healer or midwife. Those texts develop an archetype which is used in the contemporary novels, in which the authors offer an analysis of the revelation of being a witch threw two main narrative arcs: the forced *coming-out* because of the Inquisition and the chosen one, leading to the constitution of a community. We’ll try, in the paper, to explore those two ways and the implications in the socio-political and intimate relationships of the characters.

Aux origines de la figure de la sorcière telle qu’on la connaît se trouvent les textes des démonologues. Si la controverse la plus connue est le *Malleus Maleficarum* d’Institoris et Sprenger, d’autres poursuivent ces récits. Guy Bechtel, dans *La Sorcière et l’Occident*, propose à cet égard un parcours diachronique, et synthétise en deux pôles distincts les différents archétypes. D’un côté se trouve la sorcière dite de « premier type », à savoir la femme guérisseuse et accoucheuse, ayant sa demeure dans les villages. Avec le développement de la figure d’un diable singulier plutôt qu’un diable pluriel naît la sorcière de « deuxième type ». Celle-ci est le pendant de la première, et a fait un pacte avec le Malin, de qui elle tire ses pouvoirs. Si la figure traverse les âges – l’un des textes les plus marquants étant *La Sorcière* de Jules Michelet – nous nous concentrerons ici sur le roman contemporain¹. Ce dernier se saisit de ce personnage à travers notamment les archétypes de « sorcière blanche » et « sorcière noire ». Entre autres *tropes* nous relevons la révélation de secrets et de l’intimité de

¹ Nous observons en effet un grand nombre de productions ces dernières années, avec un intérêt renouvelé pour le roman historique ou historicisant et l’essor de la fantasy depuis la publication du *Seigneur des Anneaux*. Or, ces deux genres s’appuient de façon plus ou moins marquée sur des sources historiques, et certain.e.s auteur.ice.s ajoutent des bibliographies à la fin de leurs romans.

ces personnages, tour à tour héroïnes, adjuvantes ou personnages secondaires, dans lequel nous distinguons deux motifs : d’une part la révélation forcée, dans le cadre des chasses aux sorcières, qui passe par force descriptions d’interrogatoires et tortures, et la littérature de contribuer à forger un canon de ce côté :

« Rien n’est plus chargé d’horreur que le mot Inquisition. C’est aussi bien la torture morale et la violation de la personnalité que le supplice physique. La littérature a contribué à fixer cette image par d’indéniables chefs-d’œuvre dont les moindres ne sont pas *Le puits et le pendule* d’Edgar Poe ou *Le supplice de l’espérance* de Villiers de L’Isle-Adam. » (Testas, Testas, 5)

D’autre part se trouve la révélation choisie, du côté de l’empouvoirement de la femme, à l’aune des théories féministes de la deuxième vague¹ et du concept d’agentivité². Il s’agit dans les deux cas du même secret, dont les variations se jouent en partie sur la réception de celui-ci, de la condamnation violente à la bienveillance, en passant par la constitution d’une communauté. Or, si le premier schéma semble le plus commun au moment des chasses aux sorcières, il s’agit dans le second d’une forme de *reversionism mythmaking*, selon la théorie d’Alice Ostriker. Par ce concept, la théoricienne renvoie au fait que, dans les mythes, les femmes sont réduites à leurs rôles de mère, épouse, sœurs, sans avoir aucune agentivité. À partir du moment où ces mythes sont « révisés », il s’agit de proposer à ces personnages mythiques des récits dans lesquels elles peuvent être des héroïnes – et choisir, pour ce qui nous concerne, le moment où elles révèlent leur identité, et à qui. Ainsi, nous nous interrogerons sur la façon dont cette plongée dans l’intimité traverse à la fois les relations politiques, interpersonnelles et à soi-même ; à travers le lien à l’Inquisition et par un détour dans la sacoche de la sorcière.

1. Une intimité violée : autour de l’Inquisition

Partant du constat qu’ils font en observant les fonctionnements de Facebook et WikiLeaks, Bernard Darbord et Agnès Delage affirment que « L’anéantissement d’une culture du secret est

¹ Parmi les textes fondateurs quant à cette vision de la sorcière, nous renvoyons à Silvia Federici, Françoise d’Eaubonne, et Starhawk. Pour résumer de façon synthétique leur pensée, la première propose dans *Caliban et la sorcière* de lier le capitalisme et la privatisation des terres aux chasses aux sorcières ; la seconde milite, dans *Une Guerre mondiale contre les femmes* pour qu’on reconnaisse le « sexocide » que représentent les chasses ; et la dernière invite à l’empouvoirement par le biais de la communauté choisie, dans *Rêver l’obscur*.

² Traduisant la définition de la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* de 2005, Annie Jézégou explique dans *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation* : « Le terme d’agentivité est un néologisme issu de la traduction de la notion anglophone d’*agency*. Au sens large, l’*agency* désigne la capacité de l’être humain à agir de façon intentionnelle sur lui-même, sur les autres et sur son environnement. Ce dernier est alors nommé “agent” au sens anglophone du terme, c’est-à-dire “quelqu’un d’autonome, capable de définir ses propres choix et de les réaliser de manière consciente et rationnelle en leur affectant efficacement des moyens pour une finalité” ». Il est à noter que, depuis quelques années, le terme est appliqué de plus en plus fréquemment dans les sciences humaines et sociales.

apparu au cours de la dernière décennie comme l’un des enjeux politiques et philosophiques majeurs de la révolution des technologies du numérique ». Or, avant Mark Zuckerberg et Julian Assange, les inquisiteurs avaient déjà mis à mal cette pratique, militant également pour la « mort de l’intimité », considérant que « *privacy is dead* »¹. Il ne s’agit toutefois pas ici de placer ces deux acteurs médiatiques sur le même plan que les inquisiteurs, mais de montrer que leurs pratiques précédaient les réseaux sociaux, s’appuyant sur ceux, humains, des villages. En effet, Ludovic Viallet revient dans *La Grande chasse aux sorcières* sur la procédure qui conduit aux bûchers, faisant commencer le processus par la *fama* (autrement dit, la réputation). La « diffamation » est suivie d’une arrestation : durant l’emprisonnement, les présumées sorcières sont interrogées, torturées, on cherche sur leurs corps la marque du diable, avant le procès visant à mettre en scène des aveux. Il convient quant à nous de revenir sur le terme « Inquisition » : si elle joue, historiquement et fictionnellement, un rôle important, il est essentiel de rappeler que les tribunaux laïcs prennent également part à ces condamnations bien rodées². Toutefois, la confusion est parfois présente. Pour notre part, nous signalons avoir conscience de cette distinction comme du fait que le terme est rattaché avant tout à l’Église, dans la mesure où les dictionnaires communs signalent : « HIST. Tribunal de l’Inquisition ou, ellipt., Inquisition, juridiction ecclésiastique établie par la papauté en certains pays, à partir du XIII^e siècle, pour rechercher et punir ceux que l’on soupçonnait d’hérésie. Les tortures, les bûchers de l’Inquisition»³. Nous emploierons donc pour notre analyse le terme dans un sens large, à savoir les personnages des romans à l’étude responsables des violences faites aux sorcières, et donc cet appareil judiciaire qui va du geôlier au bourreau, en passant par le juge. Ainsi, nous souhaitons utiliser le terme non pour sa dimension historique mais bien pour la connotation axiologique développée en fiction, dans une opposition manichéenne entre des sorcières subissant l’injustice et des inquisiteurs portant l’injustice – ce dualisme participant d’une réhabilitation de la figure de la sorcière.

¹ Bernard Darbord et Agnès Delage, citant le créateur de Facebook. L’analogie nous semble pertinente dans la mesure où les procédés sont les mêmes, à ceci près que les Inquisiteurs n’avaient alors pas d’écrans.

² « La justice de l’État, supérieure à toutes les justices seigneuriales locales, n’avait donc pas le rôle de simple “bras séculier” épaulant l’Inquisition. C’étaient ses officiers qui prenaient l’initiative des poursuites dès que la diffamation d’un individu avait été enregistrée. » (Viallet, 158)

³ Entrée « Inquisition », cnrtl.

Le pouvoir dominant

À l’aune de ce *distinguo* et d’une utilisation romanesque du terme « inquisition », il s’agit alors pour les auteurs et autrices de dénoncer des violences faites aux femmes, dans l’idée d’un « gynocide »¹ (Christelle Taraud) ou d’une « guerre mondiale contre les femmes » (Silvia Federici). Ainsi, si la multiplication de romans s’attachant à décrire ces chasses participe de cette idée de tuerie de masse contrôlée par les états occidentaux, les différents récits retracent des parcours individuels, qu’ils soient inspirés de faits et personnages réels (c’est le cas des romans *Moi, Tibuba, sorcière... Noire de Salem* de Maryse Condé ou des *Sorcières de Pendle* de Stacey Halls, entre autres), ou fictifs (dans *Sorcière de chair* de Sarah Buschmann, par exemple). Nous considérons donc que ces récits sont autant de mises en pratique de la micro-histoire de Carlo Ginzburg², l’abstraction permettant alors de combler l’absence de traces de ces femmes – puisque les documents relatifs à leur existence étaient brûlés avec elles. Ainsi, ces discours d’autorité sont portés par des êtres de papier la plupart du temps masculins, ce qui renvoie de surcroît à une opposition (dénoncée la plupart du temps) entre un « bon sens » du côté des hommes et une « hystérie » du côté des femmes³. Par l’institutionnalisation des discours, on quitte le domaine des contes oraux, et il est à noter de surcroît que ce sont des personnages qui ont un poids éminent dans les sociétés de ces romans. Ainsi, on se rapproche des réflexions de Philippe Rabaté dans « Écriture de la confession et dévoilement progressif du secret dans la fiction picaresque ». Si le théoricien s’intéresse à un genre qui n’est pas celui que nous travaillons, ses propos sur l’hérité et la perspective généalogique éclairent notre perspective. Affirmant que :

¹ « Le féminicide (ou fémicide, gynécide, gynocide) est par définition le meurtre d’une ou de plusieurs femmes ou filles en raison de leur condition féminine. Le terme, inventé par la sociologue américaine Diana E. H. Russell définit “le meurtre de femmes commis par des hommes parce que ce sont des femmes”. Il apparaît dans un livre fondateur *Feminicide : the Politics of Woman Killing* en 1992, écrit par les deux sociologues Diana E. H. Russell et la Britannique Jill Radford. », TARAUD Christelle, « Féminicides – Une histoire mondiale », émission du 25 novembre 2022, France Inter, <https://mediateur.radiofrance.com/messages/emission-du-25-11-2022-christelle-taraud-feminicides-une-histoire-mondiale/> [consulté le 21 mai 2024]. L’historienne développe cette notion dans l’ouvrage qu’elle dirige, *Féminicides. Une histoire mondiale*, Paris, La découverte, 2022.

² Défini dans *Le Fromage et les vers. Histoire d’un meunier frioulan au XVI^e siècle*, ce concept consiste à s’attacher aux « petites personnes » de l’histoire ; par opposition à la description uniquement des grands événements.

³ Et Catherine Vidal de constater que ces préjugés ont la vie dure, écrivant : « Le XIX^e siècle était celui des mesures physiques du crâne ou du cerveau, utilisées pour expliquer la hiérarchie des sexes, des races et des classes sociales. Les critères actuels sont les tests cognitifs, l’imagerie cérébrale et les gènes. Et en arrière-plan se profile toujours le spectre de l’utilisation de la biologie comme justification des inégalités entre les groupes humains. Le devoir de vigilance des scientifiques et des citoyens face aux risques de détournement de la science est plus que jamais d’actualité » (Vidal, 27).

« la révélation du secret se fait à travers un déploiement que nous pourrions appeler « généalogique » et qui se fonde sur une identification entre conduite négative et ascendance. Le gueux est avant tout le produit et le dernier chaînon d’une hérédité à laquelle il ne peut, du moins au début du récit, se soustraire. Qu’il s’agisse de la naissance et des parents de Lázaro ou de ceux de Guzmán, la question du déterminisme se pose de manière immédiate, et dans sa dimension la plus corporelle. Le protagoniste apparaît en effet comme le fruit d’une matière mixte, composée de ses deux géniteurs imparfaits et marqués par le péché [...] » (Darbord, Delage, 402)

Dans les romans de la sorcière, la généalogie n’est pas toujours ce qui donne au personnage ses pouvoirs. Pour autant, une filiation si on peut dire « dévoyée » se met en place, dans la mesure où il s’agit de considérer toutes ces femmes sur le même plan : elles ont les mêmes caractéristiques morales ou physiques.

Dans *Les Sorcières de Pendle* de Stacey Halls, Roger Nowell est porteur de ces discours, et il expose à Fleetwood (l’héroïne) cette dimension : la sorcière est « [...] très fine et d’apparence grossière, avec des cheveux noirs et un visage maussade. Ma mère m’a toujours conseillé de ne jamais faire confiance à une personne aux cheveux noirs parce qu’elle a souvent une âme noire pour aller avec » (Halls, 20)¹.

On remarque ici que ce discours est annonciateur de la *fama* relevée par Ludovic Viallet. Il est construit selon des étapes précises qui, bien qu’elles aient un appui scientifique², ne sont finalement pas si éloignées des contes de grands-mères. De fait, il semble que le personnage joue sur la double énonciation : Fleetwood étant jeune, il cherche à l’impressionner – au détriment de la bienséance requise par la belle société dans laquelle ils évoluent puisque Fleetwood est brune – par le côté spectaculaire voire horrifique ; tout en cherchant à toucher son mari Richard en raison de la place qu’il occupe dans la société. Son propos est ainsi placé entre la peur de l’inconnu chère à Lovecraft, et l’affirmation de soi dans le monde. Ces discours autour de la *fama* sont alors un premier pas vers la misogynie à l’œuvre dans les chasses aux sorcières : la femme est le centre du discours, dépossédée de toute agentivité ; et, lorsqu’elle est celle qui écoute, elle n’a pas voix au chapitre.

Si Roger n’est pas du côté de la religion, d’autres personnages le sont, et nous pouvons à cet égard citer le Révérend Parris, figure connue des procès de Salem s’il en est. Puritain, il donne des sermons à sa fille et à sa nièce, comme au tout Salem. Ici, cette domination du discours est renforcée par les deux communautés à qui il s’adresse et, contrairement à Stacey Halls, Maryse Condé propose une mise en pratique de ceux-ci par l’agentivité de son public dans la diégèse ;

¹ Nous traduisons. Cf. « [...] *Very thin and rough-looking, with black face and a sullen face. My mother says never trust someone with black hair because they usually have a black soul to match* ».

² Le terme scientifique est ici utilisé selon la perspective subjective des démonologues.

à savoir que Fleetwood défend Alice Gray quand celle-ci est accusée de sorcellerie : « Mais comment peux-tu souhaiter le sacrifice rapide de vies innocentes ? » (Halls, 329)¹, alors que Bestey et Abigail Parris sont instigatrices des procès : « Crois-tu que seules Abigail, Ann Putnam et les autres garces savent brailler, se contorsionner, tomber raide et haleter [...] ? », demande John Indien à Tituba (Condé, 171). Par ces scènes dont on sait à présent qu’elles étaient jouées par les jeunes filles², Maryse Condé dénonce la puissance d’un discours misogynne et, dans le cas de sa narratrice, raciste, ajoutant de surcroît une couche de secret, puisque la feintise en est une, bien néfaste. Ces deux exemples ne sont de fait qu’un échantillon des nombreux discours qu’on trouve en fiction à propos des sorcières. Ils permettent de proposer une réflexion concernant le statut de sorcière qui est, avant d’être un secret, un plaidoyer moralisant et public. Or, ces harangues sont loin de suffire à condamner ces femmes, et il s’agit, à partir de celles-ci, de leur arracher des aveux, dans leurs témoignages ou sur leurs corps.

La violence systémique face aux secrets du corps

Comme le rappelle Ludovic Viallet, il s’agit de « briser les corps » pour, dans les théories avancées par Institoris et Sprenger, parvenir aux aveux conduisant à la condamnation : « La résistance à la torture était considérée par les auteurs du *Marteau des sorcières* (1486), Jacques Sprenger et Henri Institoris, comme le signe de la dureté naturelle de l’accusé ou le résultat d’une amulette, voire d’un maléfice » (Viallet, 148). Il s’agit, durant ce processus en plusieurs étapes – dont l’une des plus connues est la noyade – de trouver sur le corps de l’accusée la marque du diable, cachant sa présence dans des grains de beauté ou autres verrues. Ces scènes apparaissent là aussi de façon récurrente en fiction, et ce dévoilement participe à celui d’un secret recherché. Les inquisiteurs commencent en effet par ôter du corps tout poil, et cette nudité absolue est une violation – voire un viol dans certains cas – de l’intimité des présumées sorcières, avant de procéder par étapes, cherchant par exemple un téton pour nourrir le double de la sorcière, puis procédant au plus intime des examens : « Je ne pouvais rien contre eux. Comme je me penchais en me cramponnant au bord du lit, je perdais même l’envie de lutter. Quand le chirurgien entreprit de sonder mes parties les plus intimes, je ne fus bientôt plus en mesure de ressentir quoi que ce fût, pas même de l’humiliation » (Chance, 328).

¹ Nous traduisons. Cf. « *But how can you wish haste on the sacrifice of innocent lives?* ».

² Catherine Howe propose à ce sujet un intéressant parallèle avec les événements au lycée Saint Joan à New-York en 2012 dans *Conversion*.

Si l’on a dans ces scènes une gradation dans la violence – et il s’agit de suivre des étapes écrites par avance –, la prison représente également un endroit où l’atrocité s’inscrit¹. De fait, c’est le lieu de nombreuses scènes de violences sexuelles :

« L’homme me rit à l’oreille... Soudain, tout me revint : j’étais en prison et c’était Jem, le geôlier, qui fourrait ses mains partout sur mon corps. Avec un haut-le-cœur, je roulai sur le côté pour tenter de me dégager. Mais il restait collé comme une tique, et ses mains se promenaient partout sur mon corps. En roulant sur le côté, j’étais juste parvenue à me mettre sur le dos, si bien qu’il était maintenant sur moi. Il rit à nouveau et se détendit sans lâcher mes poignets, complètement plaqué sur moi. [...] Mais il tortilla ses hanches contre moi [...]. Cependant, il se contenta de se frotter contre moi et de me baiser à travers nos vêtements, en murmurant :

- T’aimerais trop ça, pas vrai ? Eh bien, tu ne m’ensorcelles pas comme les autres ! » (Chance, 324)

On assiste ici à un dévoilement forcé de l’intime, qui se distingue du cadre juridique des chasses aux sorcières pour rentrer dans l’illégalité la plus totale. Les conditions de détention sont alors dénoncées, ce qui n’est pas sans faire échos à la littérature carcérale². Si dans le cadre de la narration, il s’agit bien, pour les auteurs et autrices, de dénoncer ces violences sexuelles, il n’en demeure pas moins que ces faits sont permis par l’appareil inquisitorial. Alors, il s’agit d’une intimité refusée, étalée sur la place publique, dans un cadre qui dépasse celui des procès.

Ainsi, l’appareil répressif des chasses aux sorcières passe par une révélation des secrets, dans la recherche de l’aveu ou dans la négation d’une intimité corporelle et psychique. Dès lors, les femmes n’ont plus droit à l’intériorité, et il s’agit de « briser les corps », mais aussi les esprits, ce qui mène au « gynocide ». À partir du moment où elles sont accusées, leurs relations ne sont guidées que par des buts politiques les dépassant, et la cité prend possession d’elles, littéralement et métaphoriquement. Pour cet aspect, les romans à l’étude répondent à une fidélité historique avérée et dépeinte chez nombre de théoriciens et théoriciennes. Toutefois, la fiction propose un dépassement de cette négation de l’être, en mettant en place des relations interpersonnelles positives, ces dernières permettant alors une ressaisie de ce qui est devenu visible.

2. Une intimité à soi

Dans la mesure où les chasses commencent par des dénonciations, l’un des *tropes* dans les romans présentant des personnages de sorcières est celui de la révélation choisie. Dévoiler à autrui ses aptitudes – on a beau imaginer des scènes spectaculaires telles que la maîtrise des

¹ Et Natacha Chetcuti-Osorovitz de parler d’un « lieu à soi maudit » pour la prison moderne dans *Femmes en prison et violences de genre*.

² La thématique sera à explorer plus en détail pour les romans du corpus, mais je remercie Cécile Tarjot pour ses précieuses indications à ce sujet.

éléments naturels par Tituba, il peut s’agir tout simplement d’indiquer qu’on sait utiliser les plantes – est une mise en danger de soi. Ce processus est similaire à la dichotomie entre la sagesse supposée et écrite ; et le fait de cacher ses connaissances, tel que l’expose Carlos Heusch dans « Écrire dans le secret : la tradition médiévale du savoir caché ». Le trope est en effet repris dans certains romans de la sorcière, et Maryse Condé de modifier les noms de plante afin de ne pas trahir les secrets de sa narratrice. En effet, si d’aucuns peuvent solliciter des faveurs de la part des présumés sorcières, il n’en demeure pas moins que ces faits peuvent se retourner contre elles, à la faveur des jeux politiques mis en scène dans les romans. De surcroît, Carlos Hesch, parlant de ce « savoir caché », en distingue les strates, accessibles par les sages, dans la mise en exergue d’une herméneutique. Or, qu’est la sorcellerie sinon la recherche de connaissances elles aussi dissimulées ? une entrée dans l’intimité de la nature ? De la même façon, cela peut permettre la constitution d’une communauté féminine, placée sous le signe d’un *care*¹ appliqué par les différentes actrices de la relation. Partant de ces éléments, nous constatons que cette révélation est à rapprocher du *coming out*² des personnes *queer*. Et en effet, les conséquences sont les mêmes, Dorothy Allison écrivant dans « Voisins » que ces derniers constatant l’homosexualité de la théoricienne et de sa compagne mettent en place soit une entraide du côté de la sororité, soit des « chasses », allant de la vitre de voiture cassée aux ordures en feu.

Le partage comme relation horizontale

Dans le cas d’un *care* partagé, il s’agit de parvenir, par le statut de sorcière, à une relation horizontale entre les différentes parties. Autrement dit, la révélation peut donner lieu à une forme de transgression des normes sociales, à savoir qu’une femme riche fera appel à une femme pauvre pour ses services – nous en prenons pour exemple Elizabeth Parris, de qui Tituba est l’esclave ; ou Fleetwood Shettleworth qui est noble, de qui Alice Gray est la servante. Or, par leurs connaissances, Tituba comme Alice rentrent dans l’intimité de leurs maîtresses, toujours dans le cadre du secret : le Révérend Parris ne sait pas que Tituba prodigue à sa femme des onguents, tout comme Alice cache ses herbes dans la chambre de Fleetwood : « Je lui

¹ Définie, entre autres chercheuses, par Sandra Laugier, la notion renvoie aux différentes dynamiques de soin mises en place par les personnes, allant de l’entretien de la maison à des actions du côté du médical.

² Le terme *coming out* renvoie au fait, pour les personnes *queer*, de devoir annoncer à leur entourage le fait qu’elles sortent de l’hétéronorme, pensée comme une caractéristique inhérente à tous et toutes. Or, « Eve Kosofsky Sedgwick [1990] complexifie ce portrait, en montrant que, même sortis du placard, les homosexuel-le-s doivent constamment décider jusqu’à quel point révéler leur sexualité, ou quand la révéler lorsqu’ils rencontrent de nouvelles personnes » (Chauvin, Lerch, 36).

demandai ce qu’elle avait emmené, et elle marcha jusqu’à la commode, commença à relever ses jupes, sortant de ses poches de petits paquets de lins qu’elle aligna sur le plateau poli avant de les ouvrir, révélant des herbes aux différentes teintes de vert »¹. Ainsi, le secret est marqué par le fait de cacher dans ses jupes les différentes herbes, là où les médecins arrivent, de façon stéréotypique, mallette à la main, afin de prendre soin de leurs patientes.

Par ailleurs, cette relation horizontale est marquée par un entre soi féminin, justifié par le fait que ce sont des « affaires de femmes » : dans le cas de Tituba, il s’agit de prendre soin du corps d’Elizabeth, et dans celui d’Alice, d’aider Fleetwood à avoir un enfant. Le rapport entre guérisseuse et malade (Fleetwood a fait plusieurs fausses couches) est donc initié par ce besoin de *care*, et les hommes d’être éloignés de cette sphère. Or, est-ce vraiment une non-mixité qu’instaurent les narratrices que sont Tituba et Fleetwood ? En effet, considérant que les deux romans proposent des récits se déroulant au XVII^e siècle, force est de constater que cet entre soi répond plutôt à des dynamiques sociétales bien ancrées, et articulées autour du soin. Carol Gilligan distingue à cet effet un « *care* féminin » (celui que nous avons exposé) et un « *care* féministe », défini tel que suit :

« Partant de la primauté chronologique des relations de dépendance, elle [Carol Gilligan] mettrait en question les idéologies complémentaires de l’autonomie (masculine) et du souci des autres (féminin) conçu comme oubli de soi, ainsi que les effets de séparation ou de dissociation que ces idéologies produisent : dissociation intime des femmes prises sous le coup d’injonctions contradictoires, séparation des rôles féminin et masculin, séparation des sphères privée et publique. Car c’est en raison de la permanence de ces représentations sociales que l’éthique du *care* apparaît généralement comme une éthique « féminine » dont la reconnaissance va de pair avec l’affirmation selon laquelle, si elle vaut quelque chose, c’est simplement en tant que morale adaptée aux relations interpersonnelles, aux relations de dépendance. » (Garrau, Le Goff, 122-123)

Dès lors, si relation horizontale il y a, elle est permise également par les normes sociétales. Toutefois, Fleetwood comme Elizabeth Parris dépassent avec Alice et avec Tituba le statut de maîtresses. L’une comme l’autre en effet se confient à ces deux femmes, et la narratrice des *Sorcières de Pendle* pousse la relation jusqu’à une amitié sincère. Ainsi, lorsqu’Alice est enfermée, Fleetwood se rend en prison, et lui apporte, à son tour, le *care* que la première lui consacrait : « Avant d’entreprendre le long trajet de retour à la maison, je m’arrêtai dans une auberge de la ville, où je commandai trois poulets rôtis, vingt tourtes à la viande et deux gallons et de bière et de lait à envoyer au donjon »² (Halls, 288). C’est alors que le dépassement des

¹ Nous traduisons. Cf. « *I asked her what she had brought, and she walked over to the dresser and began lifting up her skirts, taking little linen parcels from her pocket and lining them up on the polished top before opening them to reveal herbs of varying shades of green* » (Halls, 99).

² Nous traduisons. Cf. « *Before beginning the long journey home, I stopped at an inn in the town, where I ordered three roast chickens, twenty meat pies and two gallons each of ale and milk to send to the dungeon* ».

règles s’opère : loin de rester dans une relation hiérarchique, il s’agit du rejet des codes imposés par les hommes. Toutefois, ce n’est pas tant le fait de faire communauté qui est transgressif, mais bien le contenu des poches et sacoches des sorcières...

La sacoche comme ressort dramatique

Si Amandine Malabul est un exemple de sorcière maladroite, il semble que ce soit également un *trope* dès que des apprenties sont présentes en fiction. Étant donné que les magiciennes sont caractérisées par leurs nombreuses poches comme par leurs sacoches, ces dernières, vecteurs d’intimes, participent alors au *coming-out* de la sorcière, et permettent des tensions dramatiques. Dans *Un Bûcher sous la neige*, la révélation se fait par le biais de la sacoche, et Susan Fletcher ne choisit pas ici le schéma de la sorcière maladroite, mais celui de la révélation par le biais de l’agression :

« Il a lutté avec moi en cherchant mon sac si brutalement que mes dents claquaient, et je rugissais et lui tapais sur la tête. *Ha !* il a fait en le trouvant. Le sac de Cora. Il l’a tiré de dessous la mante, l’a ouvert et a tout vidé, radis, patiences, livèche, fenouil, consoude, sureau, sauge. Tous répandu par terre dans la forêt » (Fletcher, 103).

Si la scène commence de façon violente, c’est bien dans l’idée de faire avancer l’action, puisque Corrag (l’héroïne) se liera d’amitié avec le groupe, et d’amour avec l’un d’eux : « Je lui ai soigné les yeux ce soir-là. [...] Pour la toux qui raclait la gorge comme des clous au fond du seau, j’ai mis de la camomille à chauffer dans du lait » (Fletcher, 107). S’opère alors un passage de la violence du dévoilement forcé, au don de soi. La découverte est alors dépassement de stéréotypes, dans une acceptation d’autrui. Dans une autre réécriture des topoï à propos de ces poches secrètes, Chris Vuklisevic propose, dans *Du Thé pour les fantômes*, un réinvestissement qui tend vers le burlesque : « On dirait qu’elle [Egonia] trimballe sous ses couches de haillons un tas de casseroles ou de canettes » (Vuklisevic, 108). Ce réinvestissement nous éloigne alors des plantes dévolues aux sorcières – et l’autrice de construire une opposition entre Félicité, l’aînée, medium grâce au thé, et Egonia qui fait pousser des plantes et sortir des papillons carnivores de sa bouche – pour entrer dans un registre plus proche des chaudrons. La révélation est de même écartée, dans la mesure où le personnage a choisi d’embrasser ses potentialités de sorcière, ressemblant volontairement au stéréotype de la sorcière de deuxième type : « Agonie [Egonia] paraît au moins bicentenaire. Son dos est bossu, sa peau flasque. De rares mèches parsèment son cuir chevelu. L’âme rattrape toujours le visage » (Vuklisevic, 106). L’âme est-elle alors un secret impossible à cacher ? C’est en tout cas vers ce postulat que tendent Roger et Félicité (qui focalise le propos cité). Par ces éléments que sont les poches et

les sacoches, nous sommes alors bien loin de l’archétype de la sorcière au chapeau pointu et à la verrue. Ainsi, nous avons une politique de l’intime, où tout devient incertain, où les pistes sont brouillées pour qui ne sait chercher. Or, par ces choix, par le rejet des codes topiques, nous avons une ressaisie des schémas narratifs qui passe par le rejet des critères appliqués par les démonologues. « La sorcière » n’est plus le nom de celle qui a fait un pacte avec le diable, mais d’une spécialiste des plantes, somme toute un synonyme de « guérisseuse ».

Nous avons cherché ici à explorer la façon dont la plongée dans l’intimité, forcée ou choisie, traverse à la fois les relations politiques et interpersonnelles. Ainsi, si nous pouvons poursuivre l’analogie avancée, il s’avère finalement que le *coming-out* comme sorcière reprend les étapes du *coming-out queer* (Chauvin, Lerch, 38), à savoir (le premier terme est le *coming-out queer* le deuxième l’équivalent dans les romans de la sorcière) :

1. « La phase de *confusion identitaire*, l’individu qui se vit encore comme hétérosexuel-le est troublé par des désirs (ou des pratiques) discordant(e)s »/ la femme qui est accusée de sorcellerie s’interroge sur le terme et le lien entre les discours et ses propres pratiques ;

2. « [L]a *comparaison identitaire*, l’individu évalue l’éventualité d’être homosexuel.le vis-à-vis de son environnement, scrute les remarques éventuelles sur les homosexuel.le.s et appréhende les réactions hostiles »/ la présumée sorcière se compare aux autres accusées, et fait face aux réactions hostiles de la société voire aux interrogatoires et autres tortures.

3. La phase de « *tolérance* » et l’« *acceptation identitaire* »/ Ces deux entrées sont rattachées, dans notre cas, uniquement aux récits proposant la mise en place d’une communauté (par exemple, *Le Prieuré de l’Oranger* de Samantha Shannon) ou une fin heureuse dans laquelle la sorcière sort libre (Tituba, Corrag, Alice). Il s’agit de surcroît d’une ressaisie du terme « sorcière », alors investi à l’aune de son individualité propre, un passage du général des démonologues au particulier de la sorcière.

4. « [L]a phase de *synthèse identitaire* permet à l’individu de s’épanouir dans le monde englobant, dominé par les hétérosexuels »/ C’est la vie après les procès, et le retour soit au même, soit à une vie nouvelle, anonyme.

Dès lors, les différentes étapes narratives auxquelles sont confrontées les sorcières en fiction renvoient à un schéma actanciel, où la plongée dans l’intériorité se fait d’abord à travers un regard de démonologue (dans l’influence de celui-ci sur les discours sociétaux ou de ce qu’on

pourrait appeler de la « démonologie intériorisée »¹), puis à travers un regard permis par l’intimité, et enfin dans une tentative de compréhension de soi. Autrement dit, on passe du collectif à l’individuel, dans des récits qui ne sont pas sans s’éloigner à la fois du *revisionnism mythmaking*, et du devoir de mémoire.

Bibliographie

Corpus et œuvres citées

CHANCE Meghan, *Les Mystères de Salem* [2002], traduit de l’anglais (États-Unis) par ZUMSTEIN Dorothée, Paris, Belfond, 2003.

CONDE Maryse, *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem*, Paris, Mercure de France, coll. « Folio », 1986.

FLETCHER Susan, *Un bûcher sous la neige*, traduit de l’anglais (Royaume-Uni) par Suzanne V. Mayoux, Paris, Plon, coll. « Feux croisés », 2010.

INSTITORIS Henry, SPRENGER Jacques, *Le Marteau des sorcières : Malleus Maleficarum* [1486], traduit du latin par DANET Amand, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2005.

HALLS Stacey, *The Familiars*, New-York, Zaffre, 2019.

HOWE Catherine, *Conversion*, New York, Putnam, 2014.

MICHELET Jules, *La Sorcière*, Paris, Calman Levy, 19878.

MURPHY Jill, *Amandine Malabul. Sorcière maladroite*, 8 tomes, Londres, Allison & Busby / Puffin Books, 1974-2018.

SHANNON Samantha, *Le Prieuré de l’Oranger*, traduit de l’anglais (États-Unis) par KUNTZER Benjamin et BERNET Jean-Baptiste, Paris, De Saxus, 2019.

VUKLISEVIC Chris, *Du Thé pour les fantômes*, Paris, Denoël, 2023.

Sources critiques

ALLISON Dorothy, *À propos de sexe, de classe et de littérature* [1994], traduit de l’anglais (États-Unis) par OLIVIER Camille et MILLON Nicolas, Paris, Cambourakis, coll. « sorcières », 2015.

BECHTEL Guy, *La Sorcière et l’Occident*, Paris, Plon, 2019.

CHETCUTI-OSOROVITZ Natacha, *Femmes en prison et violences de genre. Résistance à perpétuité*, Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde », 2012.

¹ Nous renvoyons ici au concept de « misogynie intériorisée » qui renvoie à l’acceptation et à la reproduction par les femmes des schémas et discours patriarcaux – en raison de l’éducation et des modèles dominants.

CHAUVIN Sébastien, LERCH Arnaud, *Sociologie de l’homosexualité*, Paris, La découverte, 2013.

DARBORD Bernard, DELAGE Agnès, *Le Partage du secret. Culture du dévoilement et de l’occultation en Europe, du Moyen Âge à l’époque moderne* », Paris, Armand Colin, coll. « Recherches », 2013.

DAYCARD Laurène, LAUGIER Sandra, « #2 Le “care” : radicaliser le féminisme », Binge Audio/L’institut du genre, 12 décembre 2022.

D’EAUBONNE Françoise, *Le Sexocide des sorcières : fantasme et réalité* [1999], Vauvert, Au Diable Vauvert, coll. « Nouvelles Lunes », 2013.

FEDERICI Silvia, *Caliban et la Sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive* [2004], traduit de l’anglais (États-Unis) par Senonevero (collectif), Paris, Entremonde, coll. « rupture », 2017.

GARRAU Marie, LE GOFF Alice, *Care, justice et dépendance*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Philosophies », 2010.

GINZBURG Carlo, *Le Fromage et les vers* [1976], traduit de l’italien par AYMARD Monique, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2019.

JEZEGOU Annie, entrée « agentivité » dans *Dictionnaire des concepts de la professionnalisation*, Paris, De Boeck Supérieur, coll. « Hors collection psychologie/pédagogie », 2022.

OSTRIKER Alice, « The Thieves of Language : Women Poets and Revisionist Mythmaking », *Signs*, vol. 8, n° 1, 1982.

STARHAWK, *Dreaming the Dark : Magic, Sex, and Politics*, Boston, Beacon Press, 1982.

TARAUD Christelle, *Féminicides. Une histoire mondiale*, Paris, La découverte, 2022.

TESTAS Guys, TESTAS Jean, *L’Inquisition*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2001.

VIALLET Ludovic, *La Grande chasse aux sorcières. Histoire d’une répression. XVe-XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « Mnémosya », 2022.

VIDAL Catherine, « Le cerveau a-t-il un sexe ? », *L’école des parents*, 2011/6, n°593, Toulouse, Érès, 2011.

Notice bio-bibliographique de l’auteure

Jaïlys Duault est doctorante contractuelle en Littératures Comparées à l’Université Rennes 2, elle travaille sur une thèse intitulée « Les usages de la figure de la sorcière dans les romans hispanophones et anglophones de 1960 à nos jours : autour des concepts de croyance et de référentialité », sous la direction d’Anne Teulade (cellam). Chargée de cours, elle est également membre du collège du Laboratoire des Imaginaires, dont elle co-dirige, pour les deux premiers numéros, la revue (qui propose un format hybride entre articles scientifiques et fictions, et qui sera publiée chez Goater).

Elle a proposé plusieurs communications, qui donneront pour certaines lieu à des publications : « L’uchronie ou l’infinie possibilité des possibles » (Laboratoire des Imaginaires), « Dune ou le cycle d’un impossible mouvement » (cellam), « Au centre des esprits la marge : le personnage de Tituba dans le roman de Maryse Condé » (hcti), « L’effet fantasy comme ensauvagement : pistes de réflexion » (uqam, crilcq). **jailys.duault@hotmail.fr**